

CHAPITRE 1

Comme un air de déjà-vu

— Bonsoir Solène de Montmarès. Bienvenue à la 111e de Livres Lectures, l'émission littéraire hebdomadaire du service public que vous avez choisie pour présenter votre premier roman. Tout d'abord, une question indiscreète : pourquoi aviez-vous, jusqu'à aujourd'hui, décliné notre invitation ? Il y a déjà six mois que votre ouvrage est sorti, et il est même en tête des ventes.

— Bonsoir, Franz Kruger, merci de votre patience et de votre insistance. C'est vrai que j'ai fait un peu la difficile... De toute manière mon livre marchait bien tout seul, et il ne me paraissait pas urgent d'en faire la promotion ; jouir de l'anonymat est aussi une expérience, répond la vive quadragénaire avec un sourire un peu forcé.

Solène n'a pas tout dit, elle ne le peut pas... avouer qu'on porte le deuil d'une passion aussi fulgurante que douloureuse, alors qu'on surfe sur la vague du succès, c'est indicible, presque indécent.

— C'est tout à votre honneur... de ne pas courir après les honneurs ! Mais, chère invitée énigmatique, pourquoi avoir choisi un nom de plume ? Peut-être pour vous protéger d'une gloire littéraire à laquelle rien ne vous prédestinait ?

— C'est exactement ça... mon cher libraire de Douarnenez me le disait bien, l'essentiel est d'être soi-même !

S'ils savaient tous, s'ils pouvaient comprendre... ce succès, oui, elle ne l'a ni cherché ni voulu ; ce qu'elle voulait c'était parvenir à retranscrire à l'apostrophe près ce qu'elle avait ressenti ! Évacuer son absence, déposer sa charge, sa croix, d'autant plus lourde qu'elle doit demeurer invisible.

À l'autre bout de la planète, un homme qui ne peut ni savoir ni comprendre va pourtant être instantanément touché. Accoudé au bar pour quelques minutes encore, il s'apprête à monter dans le bus qui l'emmènera comme tous les matins rejoindre son usine. Machinalement, il parcourt les six écrans allumés en continu. Son visage se fige ; il manque d'avaloir de travers une gorgée de son dopant matinal :

– Non, non... pas possible, marmonne-t-il, le regard aimanté à la télévision, qui retransmet la chaîne française. Incroyable, c'est elle, c'est bien elle, pas de doute !

Paul Leblanc, 47 ans, vient de tacher sa chemise à petits carreaux bleus. À dix-mille kilomètres de Paris, au bar du grand hôtel international de Pékin où il descend lors de ses fréquents séjours professionnels en tant qu'ingénieur de haut niveau, il entre en apesanteur.

Solène Le Chatelier, alias Montmarès, est là, devant lui ! Apparition parfaitement insolite. Étrange sensation d'oppression mêlée de joie. Non, elle n'a pas trop changé : toujours son sourire charmeur, ses yeux bleus, ses mèches blondes, ses joues roses et rondes. Bien sûr, on devine les premières marques de l'âge, mais elle a gardé son dynamisme, son naturel et... son rire.

– C'est exactement ça, poursuit-elle en prenant un ton plus léger, vous ne pouviez pas savoir que j'étais la descendante de George Sand. Enfin, d'une certaine façon, par une sorte de filiation intellectuelle et psychologique ; c'était une femme de lettres et d'esprit qui a su mener sa vie avec indépendance et anticonformisme.

– Parlez-nous de votre roman *Double Silence* que vous avez

publié chez Flagimard et qui se présente, ne serait-ce que par son titre, comme une énigme. Comment un silence peut-il être double ? Pourquoi ce livre ?

— Cela peut en effet paraître mystérieux, mais tout lecteur le comprendra dès la première page. Le héros, talentueux photoreporter en fin de carrière, déjà privé de l'audition suite à une bombe tombée à quelques mètres de lui lors d'une opération périlleuse à l'étranger, vingt ans auparavant, se voit confronter, pratiquement du jour au lendemain, à une pathologie très invalidante.

— L'histoire d'une triste histoire ?

— Ses quatre dernières années seront terribles... il va aussi, peu à peu, développer un syndrome type *GUILLAIN BARRE*... et perdre le sens de l'existence...

— Jusqu'à le retrouver, partiellement grâce à... ?

— Grâce à une rencontre.

Et Solène de se revoir alors en Bretagne, tout au bout du monde, la fin des terres, le Finistère, non loin du Faou, petite cité de caractère. Là, où, dans l'anse de l'Aulne qui serpente artistiquement, se trouve un cimetière de bateaux de guerre, que Romain était venu photographier, comme elle d'ailleurs, accompagnée de ses neveux passionnés d'histoire militaire. Lieu insolite pour rencontre bénite ou pas...

— D'une façon générale, pensez-vous que le silence soit bon pour l'humain ?

— Oui, et non, aussi bon que mauvais.

— Expliquez-nous...

— Il y a de silence subi et le silence volontaire, maîtrisé !

— Faut-il parler ou se taire, questionner ou deviner ? Vous traitez aussi de tous ces aspects dans vos pages, brillantes et profondes.

— C'est cela, j'essaie d'aller au fond du problème de la communication humaine ; et le silence en est une, bien plus nécessaire qu'on ne le croit !

— Faut-il chercher le silence en permanence ?

— Non, bien sûr, pas en permanence, mais, d'après moi, le plus souvent possible. Pour être reçus, la parole ou même les actes doivent s'accompagner de silence. Et puis le silence apporte de la grandeur, de la dignité, aux êtres et aux choses. Regardez les obsèques, où tout est silence, ou encore ces marches silencieuses à la suite de tel ou tel événement tragique : tout cela n'a-t-il pas plus de force, de pertinence, que les vociférations répétitives d'une manifestation syndicale ? Un professeur, un éducateur, pareillement, doivent parler peu, mais bien ; ils doivent toujours s'efforcer d'avoir une seule parole, réfléchie et définitive. Tout le reste doit être silence pour permettre justement l'intériorisation de ce qui a été dit. Un homme et une femme n'ont pas besoin de parole, d'oralité, de bruit pour se comprendre, s'admirer ou s'aimer ; le langage écrit, les lettres, les mots et tout ce qui passe à travers le corps sont langages également.

« Ben dit donc ! » se surprend Paul à commenter à haute voix, « elle m'épaterait presque, quelle maturité. Elle n'a pas oublié de développer son potentiel, cette chère Solène. Pas étonnant dans son milieu, mais quand même ! »

Et, comme empli d'elle et de leur passé commun, toute la journée, il s'active, telle une des machines-outils dont il perfectionne les mécanismes. Plus de quinze ans ont passé depuis leur dernière rencontre. Un peu lâchement, un peu forcé par la vie, il ne l'a jamais rappelée après ce week-end breton, laissant négligemment voguer la barque de sa vie vers d'autres rivages... Consolatrice autant qu'ensorcelante, l'Armorique a offert d'autres joies à sa fidèle visiteuse et, presque onze ans plus tard, lui a donné Romain. Alors Paul l'oublieux a été oublié !

Lui, l'amnésique qui oublia d'entretenir le brasier rallumé... Qui, quelques trimestres seulement après, au cours d'une escapade

touristique au Vietnam, tomba, sous le charme d'une jolie Tonkinoise, étudiante en gestion et réceptionniste à son hôtel. Leur liaison au charme exotique eut des débuts chaotiques, mais ils s'étaient finalement mariés. Une héritière unique, Albane, avait grandi dans ce foyer atypique.

Dix ans plus tard, sa vie a pris l'allure d'un voyage perpétuel entre l'Europe et l'Asie, entre son métier et sa famille. Accaparé d'obligations professionnelles ou familiales, parfois à la limite de l'épuisement, il traverse une phase de doute aiguë. À la suite d'une alerte cardiaque, son emploi du temps s'allège de semaine en semaine. Après s'être laissé entraîner dans une vie de performance, de réussite économique et sociale, il se sent vieillir, approchant doucement de la cinquantaine, parfois complexe à franchir pour les hommes.

Sa vie de famille ronronne. Marié depuis près de treize ans, fidèle par nature, sans tentation particulière, il avance en âge, tranquillement. Trop souvent éloigné des siens aux yeux de son épouse, bon père, attaché à sa fille mais, souvent absent, il est devenu fataliste. « Finalement, heureusement qu'on n'en a pas eu d'autres », se console-t-il quand, le samedi après-midi, il s'envole vers Pékin pour un nouveau contrat.

Sa femme et sa fille vivent en symbiose, toutes deux très attirées par l'art et la culture asiatiques. Sans que cela lui pèse véritablement, il ne trouve pas vraiment sa place ; pire, il n'a plus de projets à long terme et, quand il s'octroie cinq minutes de rêve, c'est pour s'imaginer ébéniste d'art au fond d'une verte vallée : il garde cette habileté et ce goût du travail manuel hérité de son père.

Alors, lorsque Solène, en toute fin d'émission annonce sa séance de dédicaces dans une librairie parisienne de la rue Guynemer, pour le samedi 21 juin, week-end de son retour en France, dans cinq jours tout juste, Paul l'enregistre inconsciemment.

Au fil des jours suivants, l'ingénieur trop prévisible entre dans une dimension inconnue, celle d'un sursaut de vie. Un réveil après une longue hibernation.

CHAPITRE 2

Comme un air de revenez-y

— Leblanc, Leblanc Paul.

Solène sursaute. Cette voix, hésitante et douce à la fois, ne lui est pas du tout inconnue.

Relevant la tête, stoppant net son bras qui saisit un exemplaire sur la pile d'ouvrages afin d'y apposer une dédicace, cherchant d'où vient cette voix familière, son regard clair se fige ; il vient d'en croiser un autre, amusé et attentif.

— Oui, Paul Leblanc, un nouveau lecteur, mais un vieil ami... bonjour Solène... j'suis désolé, pas pu te prévenir, je débarque à l'improviste, mais tu vas bien me dédicacer un petit quelque chose sur ton best-seller, non ?

— Euh, oui, bonjour Paul, quelle surprise, si je m'attendais ! Pour moi, tu avais quitté notre bonne vieille terre, pour Mars éventuellement ! Depuis quinze ans, dans un endroit où il n'y a pas de téléphone, pas d'internet, réplique-t-elle sur un ton léger et désabusé... Alors, qu'est-ce que je te marque ?

— Oh, pas un roman... Ce que tu veux, mais vu le monde qui attend, tu n'as pas vraiment le temps de t'étendre.

Elle sourit puis écrit :

« *À un amateur de silence... mais attention au respect de la posologie :*